

Réforme, fit faire sous ses yeux une traduction de Stapleton, qu'il accompagna de notes parfois intéressantes¹. On a traduit aussi la petite vie américaine de Walter. Enfin More est un des héros du triptyque de D. Nisard sur la *Renaissance*². Ce portrait a été dessiné avec amour et laisse une impression plus précise et plus vive que celle des historiens anglais. Dussé-je paraître impertinent, je dois dire que pour cela même j'ai trouvé ce livre plus irritant. Là du moins nous n'avons aucune ressemblance; ici on nous donne bien un portrait mais où il est impossible de reconnaître l'original. Je demande grâce d'avance, si par hasard, d'ici de là, il m'arrivait de m'expliquer à ce sujet avec un peu de mauvaise humeur.

1. La traduction est souvent fautive et toujours très libre. Elle a paru chez Maisson en 1849.

2. D. Nisard. *Étude sur la Renaissance, Érasme, Morus, Melancthon*. Ces études parues dans la *Revue des Deux Mondes* de 1836 à 1838 furent réimprimées en 1855. Quoique retouchées, elles restent une œuvre de jeunesse. Nisard aime mieux latiniser le nom de More.

3. Le P. Bridgett ayant réuni dans ses deux volumes : *Vie de Thomas More*, et *Esprit de Thomas More*, non seulement les documents les plus importants, mais aussi un bon nombre d'extraits des ouvrages de son héros, il m'a paru plus commode de ne renvoyer directement aux documents et aux œuvres de More, que lorsque la citation ne se trouve pas déjà dans le P. Bridgett. B. I. indiquera le volume du P. Bridgett sur la *vie*, B. II. sur l'*esprit* et la *sagesse* de More.

LE BIENHEUREUX THOMAS MORE

CHAPITRE PREMIER

ANNÉES DE JEUNESSE

(1478-1510)

Thomae Mori ingenio quid unquam finxit natura vel mollius, vel dulcius, vel felicius.
Erasm. V, 2, Lond.

« Je m'attendais à trouver un prédicateur, je trouve un homme. » Pour peu que l'on entre dans l'intimité d'un des bienheureux que l'Église propose à notre vénération, on arrive bientôt à une conclusion analogue. « Je m'attendais à trouver un saint, c'est-à-dire un de ces êtres vagues et fabuleux dont chaque parole est un oracle, chaque action une merveille : je trouve un homme. »

Il n'est pas besoin de démontrer aux lecteurs de cette série que rien n'est plus consolant, plus édifiant qu'une pareille découverte. Ce protecteur et ce modèle, nous ne nous l'imaginions pas encore si accessible, si près de nous, et c'est une vive joie de sentir qu'un tel voisinage ne l'empêche pas d'être aussi très

près de Dieu. Parfois cependant la surprise est presque trop forte. Pris sur le vif dans la simple réalité de sa vie et débarrassé du vernis de convention sous lequel plusieurs hagiographes étouffaient jadis l'originalité de leur héros, tel saint personnage risque, à première vue, de déconcerter nos habitudes de dévotion. Loyalement je dois reconnaître que Thomas More est de ce nombre. Certes sa vie est sans nulle tare et son biographe peut la raconter sans périphrases ni réticences. Mais, dans cette existence, peut-être, comment dirai-je, une période de péché nous gênerait-elle moins qu'une certaine façon de parler et d'agir qui s'accommode mal aux idées courantes sur la sainteté. Nous n'ignorons pas que celle-ci n'est point solennelle et laisse volontiers les grands airs à des vertus moins authentiques. Les saints les plus austères savent sourire. Aucune règle de perfection ne leur défend de saisir le côté piquant des choses et leur âme, moins pesante que la nôtre, nous attire souvent par un spirituel mélange de malice légère et de bonté. Cependant leurs propos les plus plaisants trouvent un cadre naturel dans une chapelle ou dans un cloître, et toutes les fleurs qu'ils cueillent prennent dans leurs mains un parfum d'encens. Je n'en pourrais dire autant de Thomas More. Le premier abord est tout profane. Si c'est être mondain que de regarder ce monde comme un spectacle curieux plutôt que de voir dans la vie le grand enjeu d'où l'éternité dépend, il est mondain. Non pas qu'il s'attache à la bagatelle, mais sa façon de la mépriser est plus d'un dilettante que d'un chrétien. Tout l'intéresse, disons mieux, puisque cela est vrai, tout l'amuse. Il ferme la *Cité de Dieu* pour ouvrir les *Dialogues* de Lucien. Il sort des sermons de Colet

pour faire assaut de plaisanteries avec ses amis. « Il n'est aucune des choses de ce monde qui ne lui donne du plaisir, même les plus sérieuses. Est-il avec des savants, leur intelligence le ravit, avec des sots, leur folie le réjouit.... Vous le prendriez pour un nouveau Démocrite, ou bien pour un Pythagoricien qui, l'âme dégagée, fait un tour de marché pour contempler le tumulte des vendeurs et des acheteurs. » Ainsi parle Érasme, qui l'a connu mieux que personne. Érasme ! ce nom nous permet d'abréger nos commentaires. Eh ! sans doute, à première vue toujours, les contemporains ne faisaient aucune différence entre Érasme et Thomas More. On les prenait pour deux frères jumeaux, ce qui leur faisait à tous deux très grand plaisir. J'imagine même que, en conversation, More avait plus de verve, plus d'esprit qu'Érasme. « Dès son enfance, écrit encore celui-ci, il aimait tant les bons mots qu'il ne paraissait avoir été mis au monde que pour en faire... bien qu'il ne descende jamais aux bouffonneries, ni la gravité ni la dignité ne semblent faites pour lui. Il est aimable, toujours de belle humeur, et il met en joie quiconque l'approche. » Un autre ami intime, Richard Pace, dit un peu plus lourdement les mêmes choses : « Soit en anglais, soit en latin, la verve de More est intarissable. Il est si délicatement plaisant que vous seriez tenté d'appeler l'esprit son père, l'humour sa mère. Comme les bons cuisiniers il sait, au besoin, verser le vinaigre... Aucune secte philosophique dont il n'ait pris pour lui le meilleur, mais enfin, selon l'usage, il s'est fait inscrire à une école : l'école de Démocrite, ce philosophe, j'entends, qui se riait de toutes les choses humaines. Encore a-t-il trouvé moyen d'aller plus loin que son

maître, *nam, ut ille humana omnia ridenda censuit, ita hic deridenda*¹. »

Ainsi parlent les familiers et nul doute que ce premier crayon ne soit d'une exactitude rigoureuse. Oui, c'est bien là l'impression que More laissait aux Londoniens de son temps et aux courtisans d'Henri VIII. Telle quelle, vive, légère, malicieuse, et dégagée, l'ébauche n'aurait assurément pas inspiré à Flandrin le désir d'ajouter un nouveau personnage à cette immobile et majestueuse procession qui incarne aujourd'hui encore l'idée commune de la sainteté.

Tout cela est vrai, plus même que je ne saurais dire. Néanmoins il y a un Thomas More encore plus vrai. Ce railleur éternel est le plus suave des hommes; ce mondain pense constamment à la mort; ce Démocrite a une âme de chartreux. Érasme, l'ami de cœur, le savait bien, et cette mémorable lettre à Ulric de Hutten, portrait définitif de Thomas More, s'achève sur ces deux lignes à longue perspective : *cum amicis sic fabulatur de vita futuri sæculi, ut agnoscas illum ex animo loqui, neque sine optima spe.*

Du reste, avant de plonger dans les profondeurs de cette vie intérieure, regardons-le encore, non pas dans son oratoire, mais au milieu même d'une de ses conversations profanes et nous ne tarderons pas à comprendre comment, en face d'une physiologie si complexe, il faut nous défier des conclusions hâtives et des évidences trompeuses.

Prenons le portrait d'Holbein. Il est impossible,

1. P. Bridgett. *Moriana*. Dans cette petite brochure, le biographe de More a réuni quelques témoignages latins sur son héros.

quand on s'arrête devant cette merveilleuse image, de ne pas être frappé par une impression de demitristesse. Un commerce plus intime nous apprend assez vite que ce mot de tristesse ne donne pas la note juste. Mélancolie, au sens romantique du mot, serait plus faux encore. L'esprit est trop sain, l'humeur trop vive, la foi chrétienne trop paisible. Mais ni le bon sens, ni la paix intérieure ne sont proprement la joie. Beaucoup de bonté, un peu de malice, mais aucune vive gaieté dans ce regard voilé et lointain, dans ces petits yeux gris de myope¹ qui manquaient d'éclat, dit un contemporain, mais qui cependant étaient très doux². Un certain épanouissement et comme un goût de la vie lui manquent. Il est rarement joyeux. Sans doute il n'y a pas de plus aimable compagnon. Près de lui les plus graves se dérident. Ces fines lèvres dont Holbein a fixé subtilement le sourire, sont toujours prêtes à quelque plaisanterie imprévue. Lui, pourtant, il ne rit presque jamais. Très affectueux, très fidèle, il met beaucoup de temps à se donner et ne se donne pas sans réserve. Ses amis l'aiment peut-être plus qu'il ne les aime lui-même, et je me demande si son *humour* ne cache pas une invincible réserve ou quelque timidité de sentiment. L'histoire touchante et bizarre de ses deux mariages confirmera tantôt cette première conclusion.

Rien d'ailleurs ici qui doive nous surprendre si nous pensons à l'éducation sèche et incomplète que

1. More attribuera plus tard une de ses maladies à l'habitude où il était de se pencher beaucoup sur la poitrine en lisant et écrivant. *Letters and papers*, VII, 287.

2. « His eyes were not great, nor yet glittering, yet much pleasing. » (*Wordsworth p. 56*). Cf. *Mss. Harpsfield*, 184, 287.

More a reçue et qui aurait comprimé pour toujours une moins heureuse nature. Lui, qui s'amusera plus tard à répéter les rudes bons mots du juge More, ne se rappelle rien de sa mère. D'elle sans doute il tient le charme, l'indéfinissable séduction que ses contemporains ont célébrée; (en tout cas, si nous en croyons le portrait d'Holbein, le juge n'est assurément pour rien dans ce rayonnement discret de délicatesse et de grâce); mais aucune tendresse féminine ne semble avoir essayé de remplacer, auprès de l'orphelin, les soins de la mère absente. Les compagnons habituels de ses jeunes années ont été des hommes d'âge mûr, des prêtres, des savants, et c'est merveille enfin que Thomas More, trop vite sérieux et dont les « enfances » furent si brèves, ait su se défendre contre une telle atmosphère et garder toujours, non pas « les longs espoirs », mais l'entrain, la fraîcheur et la générosité de la jeunesse.

II

Pour l'esprit, More fut à bonne école et presque dès le berceau. Comme nous allons le voir, le juge son père n'avait qu'une médiocre estime pour les choses littéraires. Erasme était peut-être pour lui une façon de paresseux¹, et quoi qu'il en soit, il entendait bien que son fils fût comme lui-même un homme d'affaires. Pour ma part, je ne trouve pas que les événements lui aient donné tort. Mêlé de si bonne heure à la vie réelle, More, pour être moins savant qu'un pur humaniste, aura, tout de même, dans l'esprit, quelque chose de moins livresque, de

1. Erasme en tout cas parle de lui sans enthousiasme.

plus humain. Le juge était d'ailleurs, dans sa partie, un magistrat de premier ordre. Holbein nous le fait voir, à plus de soixante-dix ans, les yeux encore pétillants de lucide intelligence¹. « Courtois, affable, sans méchanceté, compatissant et incorruptible », — c'est le témoignage de son fils, — on l'aimait, et on le redoutait, dans le monde du palais, pour sa verve spirituelle. La chose vaut qu'on la remarque, puisque l'esprit de Thomas More, encore enfant, a dû s'aiguiser aux saillies paternelles. Lui-même, il a pieusement sauvé du naufrage quelques-uns de ces traits plaisants qu'il devait bientôt éclipser. Dans ses propos, le juge ne se montrait pas tendre pour les femmes; un jour, quelqu'un les blâmait en bloc devant lui, disant qu'aucune d'elles ne valait rien. « Allons donc, répondit-il, il n'y en a qu'une de mauvaise, celle que chaque homme se plaint d'avoir épousée. » Il prétendait encore que rien n'était plus chanceux que le mariage. « Huit couleuvres dans un sac et une anguille. Plongez le bras et avouez que c'est un fier bonheur de prendre l'anguille. » Sur quoi le bon P. Bridgett remarque avec sa curiosité tranquille, « comme sir John More se maria trois fois, il serait intéressant de connaître au juste la date de ces aphorismes; nous saurions alors s'ils résument les fruits de ses expériences, ou s'il ne faut voir là qu'une sorte de plaisanterie ». Et il rappelle une épigramme de Thomas More contre les amateurs de ce genre de plaisanterie :

Hoc quisque dicit; dicit at ducit tamen,
Quin sex sepultis, septimam ducit tamen².

1. L'esquisse d'Holbein est à Windsor.

2. B. I, 5.

La date de la naissance de Thomas More semble aujourd'hui fixée. Il vint au monde dans la cité de Londres, le 7 février 1478, en la dix-septième année du règne d'Édouard IV. On était alors en pleine guerre civile et il se rappellera plus tard que, âgé de cinq ans, il entendit un voisin prédire la gloire prochaine de ce duc d'York qui allait bientôt prendre le nom de Richard III. A la première école où on l'envoya, il eut un excellent maître de latin, Nicholas Holt qui avait déjà été le professeur de Latimer et de Colet et qui a laissé une grammaire latine avec ce titre alléchant : *Lac puerorum*. L'enfant fut alors admis dans la « famille » du cardinal Morton¹, archevêque de Cantorbéry et chancelier d'Angleterre.

Les hauts dignitaires ecclésiastiques de ce temps-là avaient à leur service un certain nombre de jeunes pages qui achevaient ainsi leur éducation. Cette existence variée et pittoresque dut plaire et profiter à un enfant éveillé et curieux de tout comme Thomas More. C'est un des jolis souvenirs et une des fécondes expériences de sa vie.

Rien ne contribue davantage à former, à élever l'âme d'un enfant que le culte enthousiaste que celui-ci peut rendre à un homme de valeur quand il s'en rencontre quelqu'un dans son entourage. Le cardinal fit sur More une impression profonde. Et l'Église et le dévouement aux grands intérêts du pays s'incarnaient pour lui en ce personnage. Longtemps après, More parlera de lui dans l'*Utopia* avec une plénitude d'admiration qui ne lui est pas ordinaire et une vive fraîcheur de reconnaissance.

« Il était, écrira-t-il, de taille moyenne, et quoi-

1. Morton n'avait pas encore reçu le chapeau de cardinal.

que déjà avancé en âge, il se tenait encore très droit. Il y avait plaisir à regarder sa figure qui inspirait à la fois le respect et l'affection. Sa parole était facile et engageante, son esprit sérieux et grave. »

Ce qui suit nous initie plus directement à leurs relations familières et montre à quel signe le cardinal avait reconnu le plus confiant et le plus spirituel de ses protégés.

« Il prenait plaisir souvent à user envers ses inférieurs d'une certaine âpreté de parole, d'ailleurs inoffensive et qui avait pour but de mettre à l'épreuve la promptitude d'esprit et le hardi courage de chacun. Il aimait que, sans impudence toutefois, on eût la hardiesse de lui tenir tête et la vue d'une qualité qui répondait si bien à sa propre nature le mettait en joie. »

Le futur chancelier de Henri VIII aura quelque jour l'occasion de pratiquer ce genre de mérite, mais alors on ne lui en saura plus autant de gré. More continue.

« Sa parole était élégante, éloquente et vigoureuse. Il possédait à fond la science des lois, sa mémoire était parfaite et son *humour* incomparable. »

Chacun de ses exemples, le dernier entre autres, portera ses fruits¹.

1. M. Hutton fait aussi remonter à l'influence du cardinal la foi robuste de More dans la catholicité de l'Église. Morton, dit-il, fut un de ces archevêques qui firent oublier à l'Angleterre le droit du primat de Cantorbéry à être *alterius orbis papa*, p. 9. Je n'ai pas à examiner maintenant si en agissant ainsi, Morton rompait comme le dit M. Hutton avec « une tradition nationale. »

III

Infinitum, mi Dorpi, fuerit explicare quam multa desunt ei cui greca desunt. Je n'en finirais pas, mon cher Dorpius, si je voulais te dire tout ce qui manque à qui ne sait pas le grec¹.

Ces lignes nous disent dans quelle ambition le jeune More, âgé de quatorze ans, partit pour Oxford. Le cardinal avait facilement trouvé là une place pour son protégé et le juge More, tout en faisant ses conditions, avait consenti à cette aventure. L'Oxford de 1492 avec Grocyn et Linacre était pour tous les Anglais, la ville du grec. Un moine de Cantorbéry, Sellyng, de retour de Bologne où il s'était fait recevoir docteur, avait ouvert une classe de grec près de l'abbaye, puis, prenant avec lui son meilleur élève, Thomas Linacre, il l'avait conduit en Italie et laissé entre les mains de Politien. Linacre fut le professeur de Thomas More et il fait bon voir ce flambeau de la Renaissance qui passe ainsi de mains en mains, du maître de Jean de Médicis jusqu'au maître de Thomas More².

Mais il y a loin des jardins de Laurent le Magnifique aux pauvres chambres d'Oxford. Si l'ardeur au travail est identique, ici du moins la vie reste grave et presque monacale. Aucune frivolité, aucun

1. Ad. Dorp. 40 E. Cette lettre à Dorpius, se trouve avec quelques autres lettres de More, à la fin des lettres d'Érasme dans l'édition de Londres. D'autres lettres sont réunies dans le III^e vol. de l'*Érasme* de Jortin. Pour les lettres d'Érasme, je m'en rapporte ordinairement à cette édition de Londres.

2. Cf. Dom Gasquet. *The old English bible, essay VIII.*

renouveau de paganisme n'a marqué les débuts de la Renaissance en Angleterre. Le juge More avait d'ailleurs pris ses précautions pour que son fils ne pût se permettre d'autres plaisirs que la lecture d'Aristote¹. Pas d'argent de poche. Pour les plus menues et les plus nécessaires dépenses, il fallait s'adresser à Londres. « C'est ainsi, dira plus tard Thomas More, que je n'ai pu me permettre aucune fantaisie coupable ni perdre mon temps en de dangereux amusements. Je n'ai jamais eu la moindre idée de ce qu'était le luxe et je n'aimais rien que mes études². »

Nous n'avons pas d'autres renseignements précis sur la carrière universitaire de notre héros. Un mot de Richard Pace, son contemporain et lui-même humaniste brillant, nous donne une idée de sa méthode de travail. En présence d'un texte « tout le monde, écrit celui-ci, commence par s'assurer du sens de chaque mot et tâche ensuite d'expliquer la phrase elle-même. Je ne sache qu'une exception, notre Thomas More. Il comprend d'abord le sens de la phrase et il conclut de là au sens des mots, surtout quand il a du grec à traduire. Cela n'est pas contraire à la grammaire, mais au-dessus d'elle, c'est l'instinct du génie³. » C'est aussi, peut-on ajouter, une habitude d'amateur. More en effet n'eut jamais le temps d'être un savant de profession. Il semble d'ailleurs avoir eu plus de facilité pour le grec que pour le latin. Au dire d'Érasme, il ne dut qu'à un labeur obstiné la souple élégance que nous

1. More dit lui-même dans sa lettre à Dorpius que Linacre lui expliquait Aristote.

2. B. I, 10.

3. B. I, 12.

admirons dans ses livres. Bien entendu, il parlait en latin avec autant de facilité qu'en sa langue maternelle. Il savait encore « le français, l'arithmétique et la géométrie », dévorait tous les livres d'histoire qui lui tombaient sous la main et jouait convenablement de la flûte et du violon.

Au bout de deux ans, son père le rappela à Londres. Le juge avait peur que l'amour du grec ne détournât le jeune homme de la vocation qu'il avait choisie pour lui. More obéit. Il fut admis à Lincoln's Inn, comme étudiant en droit, en février 1496. Il avait alors dix-huit ans. Là encore, il ne tarda pas à se distinguer. Avocat en 1501, nous le voyons bientôt chargé, trois années de suite, des conférences aux étudiants et personnages subalternes du Palais, marque d'estime qui l'achemine à être un jour désigné pour interpréter la loi devant ses collègues du barreau et devant les juges eux-mêmes (1511). En 1504, il entra au Parlement.

IV

Il ne faut pas nous attarder dans les cours de justice. Le vrai More n'est pas là. Comme tant d'autres il a consacré le meilleur de son temps à une besogne qu'il n'aimait pas, mais en bon Anglais, il a su toujours s'abstraire à point donné des soucis professionnels et se retrouver lui-même. Hâtons-nous de le rejoindre dans sa vraie vie.

Aussi bien le moment est-il choisi à souhait puisque le jeune homme qui jusqu'ici n'a eu qu'à se laisser conduire, dispose maintenant en toute liberté de ses actes. Sa première démarche est de chercher

tout à côté de la chartreuse de Londres, une chambre où il puisse vivre dans le recueillement et la prière. Autant qu'il le peut, il suit les offices de ses voisins. Le reste de ses loisirs est à l'étude. Les très rares amis qu'il s'est réservés ne le détournent ni du travail ni de la pensée de Dieu. Nous savons leurs noms. C'est Colet, doyen de Saint-Paul, qu'il a pris pour son confesseur : c'est l'helléniste Grocyn, curé de Saint-Laurent, et l'autre grand helléniste de l'époque, Linaere, l'ancien professeur de More, rentré lui aussi dans la capitale. Enfin, le plus cher de tous, puisque Érasme n'est plus là, William Lilly, jeune et aimable savant qui, après ses années d'Oxford, était allé parfaire son grec dans l'île de Rhodes. Lilly habitait dans la chartreuse même, on était donc porte à porte et l'on se voyait souvent. En guise d'exercice, les deux amis s'amusaient à traduire en vers latins, des épigrammes de l'*Anthologie*, et leur travail respectif fut publié côte à côte dans un même livre avec ce joli titre : *Progymnastica Thomæ Mori et Gulielmi Liliæ sodalium*.

Mais l'*Anthologie* n'était pas la lecture ordinaire de Thomas More. Les pères de l'Église, saint Augustin surtout, l'intéressaient davantage et il donna même, dans l'église de Saint-Laurent que Grocyn avait mise à sa disposition, une série de conférences sur le *de Civitate Dei*.

L'ardente et rigide figure du doyen Colet mériterait de nous retenir. Comme presque tous les grands réformateurs catholiques, on a essayé de nous l'enlever et M. Seebohm s'est employé à cette tâche avec une fougue de conjecture qui n'est pas d'un historien. Mais on n'a pas encore démontré qu'il suffise pour être luthérien de constater les abus qui

se sont glissés dans la vie de l'Église, d'en souffrir et de les combattre. D'humeur un peu inquiète, d'esprit légèrement obstiné, le doyen de Saint-Paul était au demeurant un très saint prêtre qui n'a jamais rien fait ni écrit qui permette de mettre en question la parfaite orthodoxie de sa foi. S'il fut vivement attaqué comme novateur par plusieurs de ses confrères, d'autres, en aussi grand nombre, et d'une autorité indiscutable lui demeurèrent toujours fidèles et More lui-même nous montre qu'en somme le nom de Colet n'était pas suspect, lorsque, dans sa lettre à un moine très opposé aux idées nouvelles, voulant louer Longland, il l'appelle simplement un autre Colet. *Alter, ut ejus laudes uno verbo complectar, Coletus*¹.

Il n'y avait d'ailleurs que de lointaines affinités de nature entre Colet et Thomas More. Les mêmes idées chrétiennes, le même goût des lettres les avaient unis. Colet était un des rares prédicateurs que More pût souffrir, enfin et surtout le jeune avocat, qui traversait alors une période de crise, trouvait dans son confesseur beaucoup de bonté, de sagesse et de décision. More se demandait alors s'il ne devait pas renoncer tout à fait au monde et c'est probablement sur le conseil de Colet qu'il abandonna toute idée de vocation religieuse.

Sans penser à mal, Érasme, résumant en deux mots l'histoire de cette crise, a mis aux champs la fantaisie des biographes de Th. More. J'excepte, bien évidemment, le P. Bridgett et M. Hutton, mais le grave Nisard a donné dans le panneau avec une étourderie solennelle. « A vingt ans, écrit-il,

1. Jortin. *Erasmus*, III, 383.

les sens commencèrent à parler. Malgré ses habitudes austères, sa pauvreté, son ardeur pour le travail, l'écolier d'Oxford (*il n'était plus à Oxford depuis deux ans*) était agité de désirs inconnus¹. » Il continue sur ce ton-là avec complaisance jusqu'à ce qu'il arrive enfin à cette conclusion de haut goût : « Cependant le jeune homme allait être vaincu. Deux manières de finir s'offraient toujours à lui, le couvent et le mariage. Le couvent répugnait à sa conscience : il y aurait été dégoûté ou peut-être tenté par le mauvais exemple. Le mariage lui souriait, quoiqu'il eût fait des épigrammes contre les femmes : il se sauva du libertinage dans une sainte union². »

Revenons à Érasme. La brusque simplicité de ses propos choque moins que ce mélange de vulgarité et de douceur fade, *maluit*, nous dit ce confident de Thomas More, *maluit igitur maritus esse castus quam sacerdos impurus*³. La première pensée qui vient en lisant ces lignes est que, doutant de ses forces, et d'ailleurs ne se sentant pas clairement appelé de Dieu à une vie plus parfaite, More, plutôt que de courir le risque de faire un mauvais prêtre, se décida à vivre chrétiennement dans le mariage. C'est bien là, en effet, son histoire. Il pensa sérieusement pendant quelque temps à entrer chez les franciscains, puis il renonça à cette idée pour les raisons si simples que je viens de dire. Il était puéril, vraiment, de bâtir là-dessus tout ce roman « de désirs inconnus⁴ »

1. *Études sur la Renaissance*, p. 163.

2. *Ibid.*, p. 167.

3. Dans la fameuse lettre à Ulrich de Hutten à laquelle nous reviendrons.

4. Le P. Bridgett dit à ce sujet : « Ces choses ne regardent que More et son confesseur. » C'est parler en honnête homme.

et l'on atteint aux dernières limites du contre-sens quand avec M. Nisard, on nous fait voir en Thomas More un « chrétien qui n'a pas trouvé le cloître assez dur pour y enfermer sa jeunesse révoltée¹ ».

D'autres, toujours à propos de ces paroles d'Érasme, sont allés plus loin que Nisard, ou du moins se sont étendus plus longuement sur cette corruption monacale qui aurait forcé More à se résigner, faute de mieux, au mariage. Je me contenterai de leur répondre par ces paroles d'un historien anglican : « Il est absurde d'affirmer que More « avait en dégoût la corruption des moines et qu'il méprisait ceux-ci comme une honte pour l'Église. » Toute sa vie il fut un ami très chaud des ordres religieux et un admirateur dévoué de l'idéal monastique. Il condamnait les vices des particuliers, il disait que les religieux de son temps s'étaient un peu éloignés de leur rigueur et ferveur primitives, mais il n'y a pas la moindre preuve qui nous permette de dire qu'en renonçant à la vocation religieuse il marquait le plus léger manque de confiance, soit dans les institutions, soit dans la théologie de l'Église². »

Bref, au printemps de 1505, Thomas More se maria. Assurément, il ne se doutait pas alors qu'une chose si naturelle dût faire un jour couler tant de mauvaise encre. Je dirai bientôt la délicieuse histoire de ses fiançailles avec Jane Colt. Mais avant de clore ce chapitre de la jeunesse de Thomas More, nous devons nous arrêter quelques instants sur une œuvre à laquelle il s'attacha pendant les premières années de son mariage, et où il semble avoir voulu résumer

1. *Ibid.*, 284.

2. Hutton, p. 27, 28.

pour son usage, les meilleures leçons de la « Renaissance ».

V

Je veux parler du petit livre qui parut en 1510, avec cette étiquette à la vieille mode : *Vie de Jean Picus, comte la Mirandole, grand seigneur d'Italie, excellemment informé en toutes sciences et plein de vertus ; avec diverses épîtres et autres œuvres dudit Jean Picus, pleines de grande science, vertu et sagesse, dont la vie et les œuvres sont très dignes d'être lues et rappelées souvent à la mémoire. Traduit du latin en anglais par Maître Thomas More.* »

Je n'oublie pas que le nom de Pic de la Mirandole évoque chez la plupart le souvenir d'un matamore de dogmatisme, et que nous avons fait payer cher au jeune savant le titre fastueux de ses thèses. Mais notre mépris est injuste. Étudié de plus près, Pic de la Mirandole reste aujourd'hui encore ce qu'il était pour ses contemporains, le héros, le prince charmant de la Renaissance. Quand ce pèlerin du savoir universel, — semblable — dit Pater, à l'archange Raphaël ou au Mercure de Botticelli, — entra dans la chambre fameuse où une lampe brûlait jour et nuit devant le buste de Platon, ce vieux païen de Ficin « put croire que ce visiteur n'était pas de la terre, et, en tous cas, il ne cessa désormais d'attribuer cette apparition à quelque rare conjonction des étoiles¹ ». Ficin fut pris comme tout le monde et la conversation alla droit aux choses intimes et sérieuses.

1. W. Pater. *The renaissance*, II. Pico della Mirandola.